

EXPRESSION ARTISTIQUE

Rencontre avec Pascal Hecker,

Entretien mené par Patrick Navai

Patrick Navai : Depuis des années, tu es libraire au sein du Musée de la Halle Saint-Pierre situé dans le 18^e arrondissement de Paris. Comment vis-tu ce métier, sachant que tu es la mémoire de ce lieu ?

Pascal Hecker : Tout d'abord, merci à toi et à Anne-Marie Bence pour cette invitation à participer à ce numéro de *Missives*.

C'est une plongée dans le temps que tu me proposes : j'ai rencontré Josette Rasle il y a plus de trente ans, elle était alors en charge de la revue et avait publié un numéro consacré à « Chomo », artiste inclassable, ermite inspiré de la forêt de Fontainebleau. Très vite nous avons sympathisé et elle m'a ouvert généreusement son carnet d'adresses, ce qui m'a permis d'organiser, au sein de la Halle Saint-Pierre où je travaille, une première rencontre littéraire consacrée à la littérature africaine, associée à notre exposition du moment : « L'Art Naïf Africain ».

J'ai eu la chance de créer avec Laurence Maidenbaum en 1986 la librairie du Musée de la Halle Saint-Pierre qui venait d'ouvrir ses portes. Nous étions inexpérimentés mais passionnés depuis l'enfance par nos lectures, au demeurant fort différentes.

Tu me demandes comment je vis ce métier, dans ce lieu atypique qu'est la Halle Saint-Pierre. Je te répondrai simplement : avec bonheur. Bonheur des rencontres... Certaines furent déterminantes. Très vite nous avons été adoptés par le milieu, alors presque clandestin de « l'Art Brut », ce qui nous a permis de construire les fondations de notre librairie : des écrits tirés à quelques exemplaires, édités par des passionnés : Bruno Montpiéd, Laurent Danchin, Jean-François Maurice et tant d'autres.

P.N. : Le Musée de la Halle Saint-Pierre est un musée d'Art brut, d'Art outsider, d'Art singulier et de Pop culture. Ces classifications te semblent-elles justes ? N'y a-t-il pas porosité entre elles ?

P.H. : Concernant les différentes appellations que tu cites, elles ont des définitions assez précises, mais j'avoue que je suis plus attiré par la notion de « nécessité intérieure » terme utilisé par Kandinsky, car il transcende les



catégories. L'auteur du *Spirituel dans l'Art* s'interroge sur ce « supplément d'âme » qu'on éprouve en regardant un dessin d'enfant, une peinture populaire, ou une œuvre qu'on dit aujourd'hui d'« Art Brut » sans exclure, bien sûr, l'émotion que suscitent les créations des grands artistes tels que Paul Klee et bien d'autres. Toutes ces œuvres portent un mystère dans lequel nous venons nous baigner.

P.N. : Comment le livre s'est-il trouvé sur ton chemin ?

P.H. : J'ai eu la chance, enfant, d'avoir accès aux livres. Mon père avait une sensibilité littéraire et les livres étaient présents chez nous. Le week-end, nous partions à la campagne. La semaine orchestrée par des activités diverses, scolaires pour nous, professionnelles pour mes parents, laissait place à un temps autre, moins défini. La Nature venait chuchoter à nos oreilles et émoustillait nos sens. Le livre pouvait, dès lors, pleinement se déployer, faire son nid et éclore dans notre imagination. Incroyable découverte quand on comprend que le mot lu renvoie à quelque chose qui existe en dehors de lui.

Dans un autre registre, je me souviens avec bonheur des « Astérix » achetés dès parution chez le marchand de journaux et des périodiques à bas prix comme « Blek le roc » « Akim » ou « Zembla » au sortir de l'école.

P.N. : Tu es au cœur de la création artistique puisque tu reçois de nombreux artistes désireux d'exposer dans la librairie-galerie ou dans l'espace du café de cet établissement. Parle-nous de la richesse de ces rencontres.

P.H. : Elles sont nombreuses ces rencontres, presque quotidiennes. Elles viennent réveiller de la torpeur de l'habitude. Les « artistes » de tous bords sont des êtres étranges, pas tout à fait dans le moule. Je pourrais parler de beaucoup d'entre eux, mais celui qui me tient particulièrement à cœur c'est Jaber, récemment disparu. Presque un clochard en apparence, un nomade qui portait une lumière dans ses yeux et qui allumait sur ses toiles une féerie du vivant. Il s'adressait à ses frères humains pour les exhorter à vivre au-delà de la médiocrité.

La librairie est aussi un centre de ressources, il s'y côtoie beaucoup de monde. Je citerai quelqu'un que nous connaissons tous les deux et que nous apprécions : Daniel Besace, l'éditeur de « Carnets-Livres ». Il est devenu un familier et organise avec nous beaucoup de manifestations. Il participe à cette atmosphère si particulière de la Halle faite de passions partagées.



Dessin automatique, Pascal Hecker.

P.N. : Quels sont les publics qui s'aventurent à La Halle Saint-Pierre et quelles personnes t'ont particulièrement marqué ?

P.H. : Ce que j'aime dans la Halle, c'est son côté non excluant. Tout visiteur qui entre est le bienvenu. Les gens du quartier viennent respirer un peu de cet air qui échappe au formatage ambiant. Nous sommes un musée associatif, une autre économie nous gouverne. Ici pas de concessions attribuées, la librairie est celle du musée ainsi que la cafétéria et nous formons une équipe dont toutes les énergies participent à notre projet : accueillir le public et partager ce que l'on appelle la culture.

P.N. : Je me souviens que tu m'avais conseillé récemment de lire *L'intranquille* de Gérard Garouste, avant d'aller voir son exposition au Centre Beaubourg. Ce que je n'ai pas regretté, car j'étais ainsi prêt à entrer dans son univers foisonnant et nourri de symboles. Tu intervies également à l'auditorium pour parler d'ouvrages que tu tiens à défendre. Ce qui me fait dire que tu es non seulement un grand lecteur mais aussi une personne qui aime transmettre ce que tu aimes.

P.H. : La transmission, c'est le partage d'une étincelle de curiosité, d'un réveil, d'une découverte... Nous sommes vivants, ici et maintenant et les livres nous aident à vivre, à tenir debout, à rester dignes malgré notre destinée qui, parfois, s'avère rude. Parmi les livres que je défends : *L'art de résister au malheur* de John Cowper Powys ou ceux d'un auteur formidable : André Dhôtel... Des compagnons de route !

P.N. : En 2019, tu publies un livre d'artiste *Le Club des solitaires* aux Éditions « Carnets-Livres ». Outre tes propres textes, il est nourri de citations d'auteurs comme Cheng, Thoreau, Eugène Delacroix, Edvard Munch, ainsi que de tes œuvres graphiques. Cet ouvrage a été présenté à l'occasion d'une exposition collective qui s'est tenue à La Halle Saint-Pierre. Il révèle ton imaginaire en affirmant bien haut ta volonté *d'échapper au social, échapper aux fonctions, au « à quoi on sert »*.

P.H. : Je crois que les outils que nous avons inventés sont très performants, trop « calculateurs » ; ils dessèchent l'instant présent, le rendant presque inutile. Ils nous étouffent, nous expulsent de nous-mêmes, externalisent nos fonctions (mémoire sur un disque dur, algorithmes divers). Pour nous réapproprier notre rapport au monde, nous avons des outils qui nous viennent de nos lointains ancêtres : le récit, le mythe, l'imaginaire, pour apprivoiser la peur infinie qui nous habite, celle de notre finitude et de notre mort.



Dessin automatique, Pascal Hecker.

P.N. : Une des premières œuvres représentées dans ton ouvrage étant un lavis d'encre de chine, peux-tu nous dire comment l'encre est venue couler dans tes mains ?

P.H. : Henri Michaux a écrit un ouvrage qui s'appelle ; *Émergences-Résurgences* où il parle de la peinture et du dessin comme d'un déconditionnement. Dans un moment de désarroi personnel, je me suis raccroché aux branches, faisant feu de tout bois et l'encre est venue comme une bouée de sauvetage me maintenir à flot, apprivoiser quelque chose qui s'apparentait au gouffre, là où les mots ne pouvaient pas contrecarrer la poussée psychique.

P.N. : Le recours aux nombreux collages qui peuplent tes tableaux me donne envie de te poser cette question : as-tu rencontré ou exposé au Musée du Collage fondé par Pierre Jean Varet en Bretagne ? Le seul qui existe à ce jour en Europe.

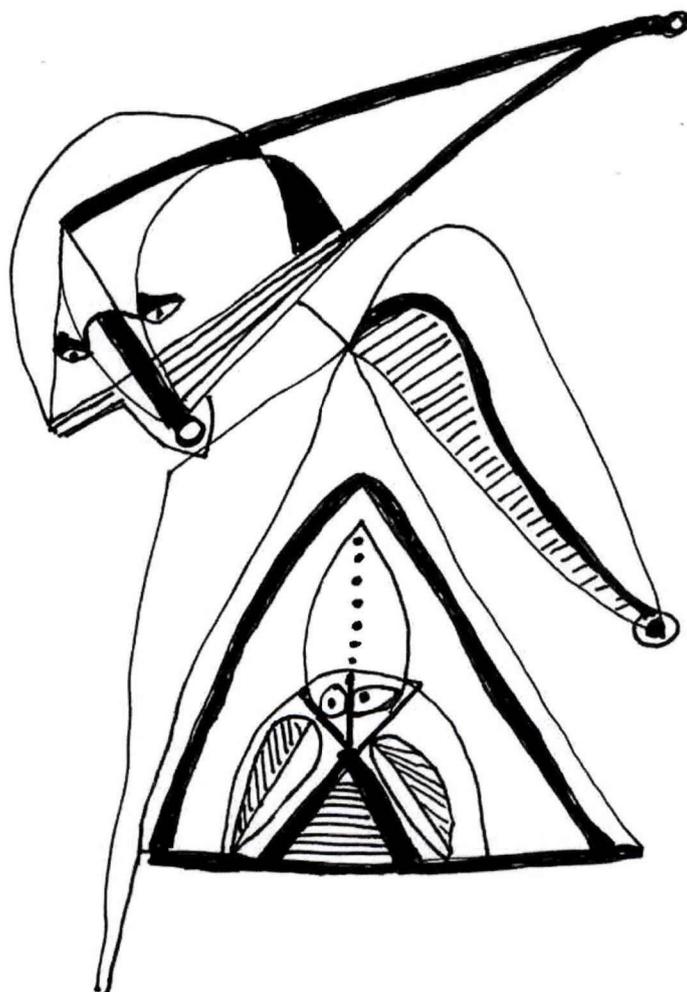
P.H. : Non je n'ai pas rencontré le musée du collage. Pour le moment je suis un peu en sommeil mais j'aimerais me remettre à explorer les collages-peintures afin de faire sortir les étranges personnages qui m'habitent.

P.N. : Parle-nous de ta rencontre avec le Musée de la Création Franche ?

P.H. : Il y a de nombreuses années j'ai rencontré Gérard Sendrey qui m'a proposé de présenter quelques dessins à Bègles. Ce musée me fait penser à « la forêt des Carnutes » où, dans un album d'Astérix, les druides viennent présenter leurs dernières inventions. Il y a une sorte de fraternité loin de « l'Asphyxiante culture ».

P.N. : Toi qui as écrit : « *Un homme qui berce un enfant dans ses bras, consolation de toutes les peines à venir* », quels sont les autres ouvrages ou créations que tu souhaites montrer aujourd'hui ?

P.H. : Jean Dubuffet a « balisé » ce qu'il a nommé « L'Art Brut ». Son ouvrage : *L'homme du commun à l'ouvrage* ouvre un champ de reconnaissance à ce qu'on appelle « la création autodidacte ». Enfant nous jouons, adulte nous n'osons plus, de peur de ne pas être considéré comme sérieux. Trouver au sein de notre monde contemporain des temps buissonniers où nous pouvons, indépendamment du regard des autres, tenter une descente dans nos limbes imaginaires, c'est retrouver une source qui anime notre quotidien et nous rend vivant. Par moment, je me lance dans des collages ou des dessins automatiques réalisés en quelques secondes. Ce sont eux que je voudrais présenter aujourd'hui.



Dessin automatique, Pascal Hecker.

P.N. : Il semble qu'il n'existe aucune frontière entre tes différents modes d'expression.

P.H. : Lecture, collage, écriture c'est tout un. C'est une façon pour moi d'approcher ce qui me constitue et m'échappe constamment ; ça laisse ouvert une brèche. Ce n'est pas toujours confortable, mais ça évite de s'arrêter, de se fixer sur une image qu'on croit être soi. C'est introduire de la fiction pour éviter l'asphyxie.

Peut-être aussi s'agit-il d'une « illusion vitale », c'est une expression de John Cowper Powys, mais cette illusion, c'est elle qui nous rend vivant. Ce qui compte c'est le chemin, même si les résultats sont décevants. Cela nous permet d'être aux aguets et d'attendre ... l'inconnu.

P.N. : L'écriture est-elle ta meilleure compagne ?

P.H. : Je réponds à ta question en t'adressant ces textes.

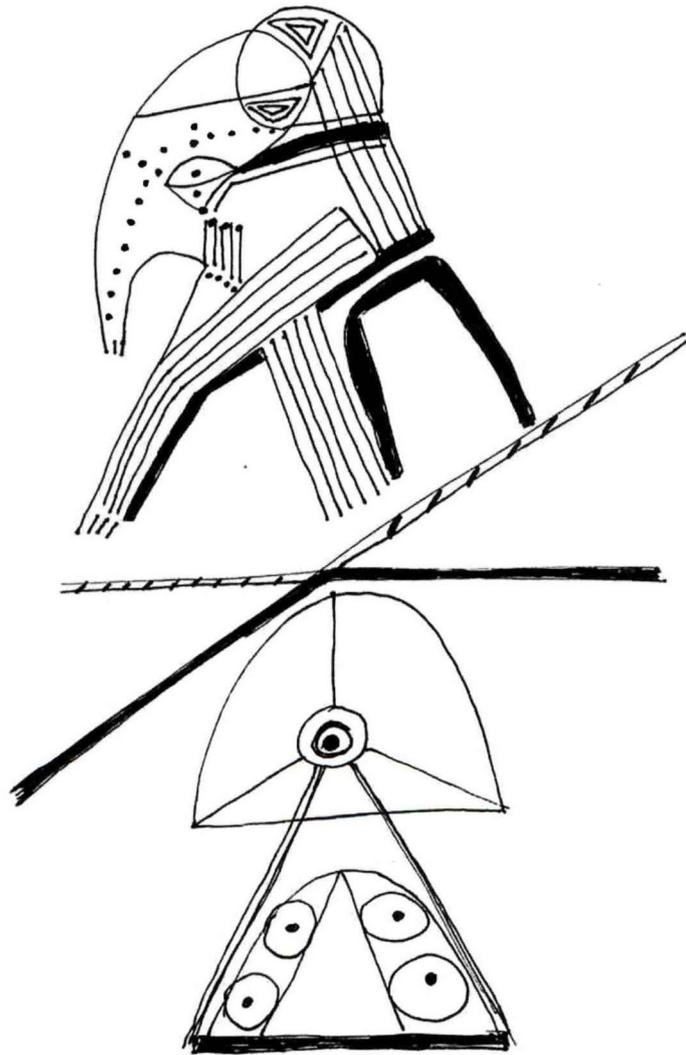
le soir en dînant devant la fenêtre :
le pigeon sur le toit
semble couvrir l'immeuble ;
au réveil
les habitants-poussins
cassent la coquille

sur la voie bitumée :
constellation éteinte
des chewing-gums écrasés.

café Le Losserand (du nom d'un résistant fusillé par les nazis au stand de tir de Ballard)

En fond musical, un saxo. À cette heure (11 h) on ne voit que des hommes... Plusieurs debout au comptoir, des habitués semble-t-il. Une accalmie déploie ses ailes loin des bruits de la rue. Nous sommes dans le murmure des conversations. Dehors le temps est pluvieux ; le ciel gris déverse une lumière voilée.

La grève des transports rend sa noblesse au marcheur, nous relie à nos ancêtres nomades. L'rythmie des pas fait battre le cœur de la ville, déambu-



P.H

Dessin automatique, Pascal Hecker.

lacion intérieure, vagabondage des pensées, le piéton trace un cap, essuie un grain, avant d'arriver à bon port. Le havre du café l'abrite un moment mais il attend une éclaircie afin de reprendre sa traversée, pavoisé d'un chapeau ou d'un parapluie.

Le saxo joue une variation de « chagrin d'amour ».

En face, de l'autre côté de la vitre, des hommes habillés de rouge, auxiliaires d'une marée noire, déversent du bitume sur le sable du trottoir et l'étaient. Des feux de navigation, vert, rouge, bâbord, tribord, signalent le danger.

Écoute flottante, par temps de pluie des conversations environnantes.

Arbres en hiver
candélabres noirs
aux mèches éteintes
de corbeaux.

« Nos morts, nous les laissons infuser dans des lacs de larmes qui ne connaissent ni le temps, ni les ossements, ni la putréfaction. Au gré des courants ils circulent en nous. Quand plusieurs morts se rencontrent, ils peuvent former un barrage et provoquer un débordement ; l'écluse de nos yeux s'ouvre alors et déverse un flot de larmes silencieuses que nous recueillons dans de petits flacons.

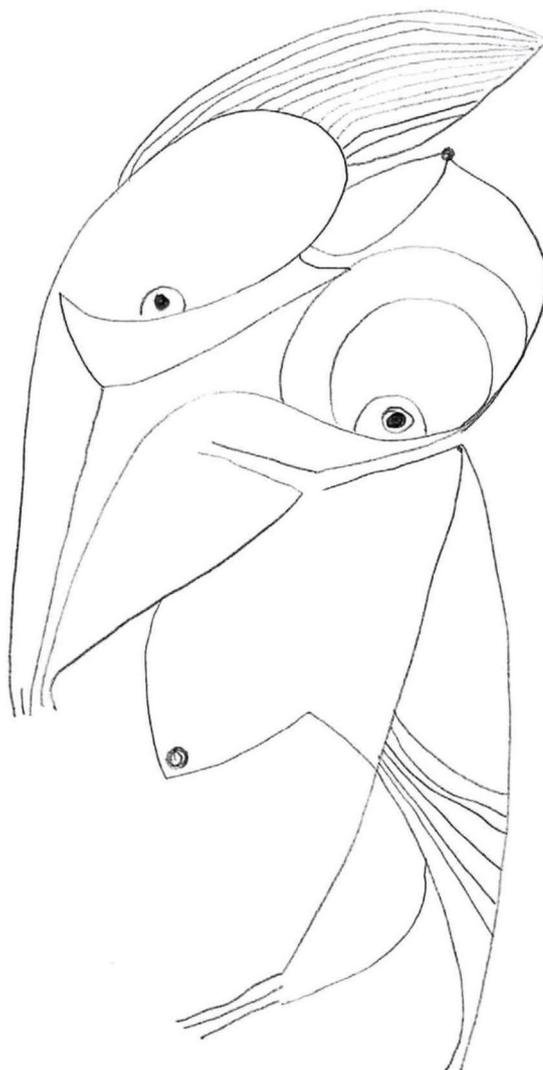
Au jour anniversaire de la disparition nous nous versons ce précieux liquide dans le creux de l'oreille qui se métamorphose en une baleine blanche minuscule apte à capter les ultra-sons. C'est ainsi que nous parvenons à entrer en contact avec nos morts. »

Hommage à Pierre Bettencourt.

samedi 1^{er} octobre 2022

Inquiétude.

Comment donner une forme à une sensation intérieure qui se dérobe, tapie dans un magma indifférencié, comme une bête dissimulée dans une



Dessin automatique, Pascal Hecker.

végétation luxuriante ? Qui ne veut pas se montrer. Le collage livre quelques figures échappées de cette zone, mi-hommes, mi-bêtes, montant d'une mine aux galeries à peine accessibles. Parfois j'y descends avec ma lampe frontale, spéléologue à la recherche des lacs souterrains où tremper mon pinceau.

Jeudi 25 août 2022

Jardin du Luxembourg. 10 h 30. Sous un acacia. Aucune fraîcheur perceptible. Pas le moindre vent. La nuit n'a pas pu se débarrasser de sa moiteur et repousser du pied comme une couverture la chaleur qui nous enserre.

On ne peut pas se fier à l'écriture. Tout est en mouvement. Un souffle d'air vient me contredire et détend l'atmosphère, rendant obsolète les mots précédents. Les phrases sont des arbres à feuilles caduques mais à sève persistante. Quelque chose tente désespérément un accès à la lumière, une sortie par les mots.

Mardi 24 août 2021

Le désarroi ramène à des fondamentaux : l'impression désagréable de ne pas avoir d'assise. Tentative par l'écriture de saisir quelque chose de soi qui constamment échappe et se transforme en piège. La tête est une ruche où des abeilles industrielles bourdonnent et concoctent un miel de pensées. Sans récolte sur une feuille blanche, elles disparaissent, ingurgitées par un vide intérieur.

Tenter de se définir est un exercice impossible ; l'identité s'évapore aussitôt qu'entrevue ; elle se métamorphose et ne se retourne pas, car elle deviendrait « statue de sel ».



À La Halle Saint-Pierre se tient l'exposition *La Fabuloserie* sous le signe du merveilleux, du fabuleux et du fantastique depuis le 25 janvier et jusqu'au 25 août.





Dessin automatique, Pascal Hecker.